

En rencontrant le *gai savoir* :

La fin de l'analyse comme l'analyse de la fin

Dany Nobus

Tout au long de ses écrits et séminaires, Lacan introduit plusieurs notions pour rendre compte de la 'fin de l'analyse', qu'il utilise non seulement pour expliquer la terminaison ou la conclusion de la cure psychanalytique, mais aussi son but, son objectif et sa direction. Ainsi, au début des années 1950, Lacan parle, à propos du sujet en analyse, d'une « complète réintégration de son histoire », d'une « réintégration symbolique du désir », d'une « désignation et reconnaissance du désir », ou encore « d'un crépuscule, d'un déclin imaginaire du monde ».¹ Comme bon nombre de ses autres formulations de la même époque, les idées de Lacan concernant la fin de l'analyse ont été formulées ici en opposition directe avec la psychologie du moi et la tradition psychanalytique des relations d'objet, où la fin de la cure est généralement associée à la notion d'un

¹ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre I, Les écrits techniques de Freud (1953-'54)*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil, 1975, p. 217, 219 & 258.

renforcement du moi, ou encore à l'avènement de la génitalité. Plus tard, en juin 1964, vers la fin du *Séminaire XI*, Lacan suggère que la fin de l'analyse est effectivement atteinte quand le sujet (l'analysant) « a traversé le fantasme fondamental », après une perlaboration (au sens freudien de *Durcharbeitung*) mettant en jeu les connexions complexes entre la demande, l'identification et le désir.² Malgré le fait que la notion de « traversée du fantasme » constitue un hapax dans l'œuvre de Lacan, celle-ci est devenue dans la tradition lacanienne une définition tellement répandue de la fin de l'analyse qu'elle a plutôt fini par éclipser un grand nombre d'autres conceptualisations. En effet, durant les années 1960 et 70, Lacan a développé bien d'autres points de vue sur la question, tels que 'la destitution subjective' de l'analysant, qui coïnciderait avec un 'désêtre' de l'analyste, mais aussi l'identification de l'analysant avec son symptôme— ceci tout en continuant à rejeter les perspectives traditionnelles sur la fin de l'analyse qui, entre autres, soulignaient l'adaptation sociale, l'authenticité subjective, la réalisation du bonheur, l'accomplissement de la relation d'objet génital, ou encore simplement la disparition des symptômes.³

Si fermement établies et bien comprises que ces notions puissent paraître, le principe le plus cohérent concernant la fin de l'analyse dans toute l'œuvre de Lacan, au demeurant rarement reconnu comme tel, est selon moi celui du signifiant de l'Autre barré, $S(\bar{A})$. Ce principe apparaît à la jonction la plus avancée du célèbre graphe lacanien du circuit du désir, où il peut être appliqué cliniquement tout autant que théoriquement,

² Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse* (1964), texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil, 1973, p. 246.

³ Pour 'déstitution subjective' et 'désêtre', on peut se reporter à Jacques Lacan, 'Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École' (1967), *Autres Écrits*, Paris, du Seuil, 2001, pp. 252-254. La notion d'une 'identification au symptôme' est extraite de Jacques Lacan, *L'insu-que-sait de l'une-bévue s'aile à mourre, Ornicar?*, 1977, 12/13, pp. 6-7, où on peut lire: "En quoi consiste ce repérage qu'est l'analyse? Est-ce que ce serait, ou non, s'identifier, tout en prenant ses garanties d'une espèce de distance, à son symptôme? Savoir faire avec, savoir le débrouiller, le manipuler . . . savoir y faire avec son symptôme, c'est là la fin de l'analyse."

éthiquement et épistémologiquement.⁴ Le seul problème que pose ce concept lacanien du $S(\mathcal{A})$ est qu'il ne soit pas si facile d'accès, qu'il échappe à toute définition rigoureuse, résiste à révéler sa véritable signification. Bien que dans son *Séminaire VI*, Lacan dise que $S(\mathcal{A})$ est « le grand secret de la psychanalyse », dont il explique la notation algébrique par « il n'y a pas d'Autre de l'Autre », cette définition reste en elle-même plutôt déroutante et mystérieuse.⁵ Que peut bien vouloir signifier que l'Autre de l'Autre soit absent? Et en quoi cela constitue-t-il un grand secret? Dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », Lacan écrit : « [C]e signifiant ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté. Symbolisable par l'inhérence d'un (-1) à l'ensemble des signifiants. Il est comme tel imprononçable, mais non pas son opération, car elle est ce qui se produit chaque fois qu'un nom propre est prononcé. Son énoncé est égale à sa signification. »⁶

Par conséquent, la difficulté de rendre compte du sens de $S(\mathcal{A})$ semble exprimer précisément ce que le terme lui-même est censé transmettre. $S(\mathcal{A})$ est la représentation symbolique (S) d'un manque dans l'ordre symbolique (A). Il constitue, au moyen d'une notation algébrique, le signifiant (ou mieux, le trait) de ce qui n'existe pas en tant qu'entité complète, notamment le point où l'Autre atteint sa limite, où la puissance de l'Autre s'épuise. Autrement dit, $S(\mathcal{A})$ décrit le non-représentable et le moment précis où le savoir devient nouvelle ignorance. Le haut degré d'abstraction auquel nous nous trouvons confronté ici, n'empêche nullement, bien au contraire, de se représenter la fin de l'analyse. En fait, l'accent mis ici sur le savoir permet de développer une perspective structurale et non pragmatique quant à la pratique et la théorie, les applications et

⁴ Jacques Lacan, 'Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien', *Écrits*, Paris, du Seuil, 1966, pp. 793-827.

⁵ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation* (1958-'59), texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil, 2013, p. 353.

⁶ Jacques Lacan, 'Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien', *Écrits*, Paris, du Seuil, 1966, p. 819.

l'avenir de la psychanalyse. Plus important encore, l'accent mis sur le savoir pourrait nous inciter aussi à repenser les pratiques éducatives analytiques, à savoir la façon dont la psychanalyse est transmise au travers de stratégies d'enseignement et d'apprentissage.

Pour nous restreindre à la pratique clinique de la psychanalyse, le concept de $S(\mathcal{A})$ implique que la fin de l'analyse—sa résolution et son but—ne peut être équivalent qu'à l'analyse de la fin, une extrémité définie comme l'incomplétude structurelle de l'ordre symbolique, l'absence d'un signifiant-maître, ou le moment où ce qui signifie devient non-sens. Ce n'est pas par hasard qu'à cet égard, lorsque Lacan construit le discours de l'analyste dans son *Séminaire XVII*, il mette S_1 à l'endroit de la production, où celui-ci fonctionne davantage comme une perte que comme un gain.⁷ En effet, la production d'une psychanalyse peut ici être comprise, non comme l'émergence, mais plutôt comme la disparition d'un signifiant-maître—un signifiant auquel il est interdit d'entrer dans un nouveau cycle de savoir—ou encore comme la substitution de $S(\mathcal{A})$ au phallus symbolique Φ , dans la mesure où le phallus est « ce qui se pose à la place du signifiant manquant » dans l'ordre symbolique.⁸ Donc, la fin de l'analyse comme analyse de la fin coïnciderait avec une certaine dé-phallicisation du symbolique. Cependant, pour que cette analyse de la fin ait bien lieu, il ne suffit pas que $S(\mathcal{A})$ apparaisse dans le discours de l'analysant comme une représentation symbolique de la non-représentativité. L'analyse de $S(\mathcal{A})$ exige que $S(\mathcal{A})$ soit lui-même remis en question par l'analysant, qu'il soit lui-même exploré et examiné avec pour objectif que celui-ci soit finalement assimilé comme une caractéristique inévitable de la condition humaine. La différence entre les deux processus se lit bien sur le graphe du désir de Lacan, qui

⁷ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychoanalyse* (1969-'70), texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil, 1991, p. 106 & 196.

⁸ Jacques Lacan, *Le Séminaire, Livre VIII, Le transfert* (1960-'61), deuxième édition revue et corrigée, texte établi par J.-A. Miller, Paris, du Seuil, 2001, p. 285.

montre que $S(\mathcal{A})$ peut effectivement être approché par deux trajectoires séparées. La première trajectoire va du désir (d) au fantasme ($\$ \diamond a$), à $S(\mathcal{A})$, à la pulsion ($\$ \diamond D$), pour retourner au fantasme ($\$ \diamond a$). Dans ce cas, il n'y aurait qu'une occurrence unique, momentanée de $S(\mathcal{A})$, avant qu'il soit de nouveau repris dans la structure fantasmatique, qui reste largement inchangée. En revanche, la deuxième trajectoire va du désir (d) au fantasme ($\$ \diamond a$), à $S(\mathcal{A})$, à la pulsion ($\$ \diamond D$), pour retourner vers $S(\mathcal{A})$, avant de redescendre vers le fantasme ($\$ \diamond a$). Cette double apparition de $S(\mathcal{A})$, qui est prise ici dans un processus de réinvention rétroactif, implique que le sens du savoir de l'ignorance même finit par s'éclipser. Ainsi, la fin de l'analyse comme analyse de la fin se caractérise par l'apparition d'un manque dans le savoir de l'ignorance, ce qui implique que l'ignorance ne pourra, ni ne sera jamais annulée.

Bien sûr, comme toute pratique fondée sur une série de rencontres réglementées dans un espace prédéfini, la psychanalyse a toutes les chances de se terminer un jour, et cela peut *de facto* déjà avoir été le cas. Même si, selon toute vraisemblance, quelque part dans le monde une séance psychanalytique est en cours en ce moment même, il n'y a absolument aucune garantie qu'elle se poursuivra, non pas tant pour des raisons idéologiques et sociales qui favoriseraient d'autres types de traitement, que pour des raisons purement logiques. Comme Derrida le soulignait dans *Donner la mort*, il ne peut jamais être exclu qu'un au revoir (par exemple, une poignée de main) manifesté au moment d'un départ ne sera pas définitif, en ce sens qu'il ne peut jamais être totalement garanti que deux personnes qui se sont dit adieu se reverront obligatoirement de

nouveau.⁹ Dans le contexte de la pratique psychanalytique, ceci signifie que ni l'analyste, ni l'analysant ne peuvent être absolument sûrs et certains que l'analyse ne s'est pas déjà terminée au moment même où ils viennent de se dire au revoir. Et pourtant, si paradoxal que cela soit, c'est précisément grâce à cette prise de conscience (et ce savoir) qu'il y a quelque chose que nous ne savons pas, que le processus peut être maintenu, que quelque chose l'empêche de se scléroser, et qui peut en quelque sorte garantir sa poursuite par la voie d'une anticipation indéterminée.

A partir de cette perspective d'un « savoir comme/de l'ignorance », il faut donc aussi reconsidérer la fin de l'analyse comme un corpus théorique, comme un corps de savoir. En effet, il arrive trop souvent, à l'extérieur comme à l'intérieur de la psychanalyse, que lorsque la fin est proche ou quand quelque chose est menacé d'extinction, les communautés se défendent en renforçant et en solidifiant leurs structures, en affirmant leur hégémonie, en resserrant les rangs, en se fondant sur la plus stricte auto-régulation et en traçant des frontières entre qui est pour et qui est contre ; bref, en favorisant adaptation et conformité en réaffirmant la solidité et le poids des vérités pré-établies. C'est ce type de rigidité doctrinale qui peut pourtant accélérer la fin de l'analyse, d'une part parce qu'il est construit sur, et est entraîné par, une vulnérabilité perçue, et d'autre part parce que cette approche déplace le groupe dans une direction qui n'est plus représentative de son état d'origine. Ce que je propose ici est que nous, comme psychanalystes praticiens, profitons de la fin de l'analyse pour réinventer et remettre en question nos propres limites ainsi que notre doctrine, pour renouveler les fondements de notre savoir, pourvu que le savoir théorique qui soutient notre pratique clinique puisse se transformer dans un nouveau *gai savoir*, soit une nouvelle forme de sagesse poétique radicalement opposée au savoir de type pré-établi,

⁹ Jacques Derrida, *Donner la mort*, Paris, Galilée, 1999.

en l'occurrence celui attaché à la production d'un savoir doctrinal, telles les règles formalistes d'un rationalisme scientifique.

Historiquement, le *gai savoir* fait référence à la constitution ludique et innovante de la poésie lyrique des troubadours médiévaux, avec ses recours délibérés aux ambiguïtés sémantiques et une création en boucle d'incohérences internes au regard du mètre et de la rime. Son utilisation ne se soucie pas des paradoxes apparents, rendant ainsi toute interprétation littérale ou pratique impossible, et donc vraiment absurde. En effet, un véritable troubadour était quelqu'un qui méprisait le sérieux du formalisme, quelqu'un qui, dès qu'il se mettait à l'œuvre, ne se conformait pas aux pratiques acceptées ou aux modèles standards, ni dans le cadre symbolique du langage, ni au sein des règles d'engagement qui régissaient l'interaction humaine en général.

Tout comme les troubadours qui glorifiaient la création d'un *gai savoir* comme divertissant en termes de savoir poétique fluide et créatif dans son emploi humoristique de paradoxes et de contradictions, Lacan a toujours préconisé une psychanalyse amusante. Tout au long de sa carrière, il a toujours pris la peine de s'assurer que le savoir qu'il produisait restait malléable. Quand il 'démolissait' la langue française—ce dont les surréalistes étaient tellement friands, ou comme ses contemporains littéraires plus jeunes Philippe Sollers et Pierre Guyotat—Lacan déformait les règles de grammaire, révolutionnant la syntaxe et tordant les mots et les phrases comme s'il travaillait à une nouvelle transformation du nœud borroméen. Que se soit à travers les œuvres de Rabelais, l'art littéraire de Baltasar Gracián, dont le terme *agudeza* dénotait le talent inimitable à générer un effet maximum avec un minimum de mots, ou à travers les remarquables bigarrures d'Etienne Tabourot, le Seigneur des Accords, ou encore dans les œuvres de James Joyce, pour Lacan, la langue et le savoir sont censés être aussi

plastiques qu'une bande de Möbius, qu'une bouteille de Klein ou qu'un cross-cap. Néanmoins, dans sa quête du *gai savoir* et dans son souci d'éviter toute production pré-établie de savoir doctrinal, Lacan était de fait extrêmement sérieux quant à la vraie valeur de la psychanalyse et au devenir du savoir dans la théorie et la pratique de la psychanalyse.

Comme sa formule du discours de l'analyste l'indique aussi, le savoir est tenu pour fonctionner à la place de la vérité, ce qui ne signifie pas que le savoir psychanalytique, tel qu'il est employé par l'analyste dans sa pratique clinique, représente la vérité, toute la vérité et rien que la vérité, mais, paradoxalement, que le savoir psychanalytique 'en action' ne devrait pas être trop sérieux, incontestable ou austère, de telle sorte qu'il puisse *évoquer* la vérité—un peu comme le bouffon de la cour médiévale, qui dirait toujours la vérité sans jamais réellement l'exprimer. De la même façon, quand Lacan affirme dans *Télévision* que la fin (l'objectif) du processus psychanalytique est guidée par l'éthique du « bien dire », ce qu'il avait à l'esprit n'était pas qu'à la fin de leurs analyses les analysants soient davantage en mesure d'exprimer leurs pensées et leurs émotions de façon plus sérieuse et correcte, mais plutôt que les analysants aient acquis la capacité de jouer sur les mots, de mettre leur vie en perspective et d'en voir l'humour.¹⁰ Ainsi, dans le discours de l'analyste, la déphallicisation du symbolique dans le travail rétro-actif du savoir de l'ignorance chez l'analysant, comme analyse de la fin, $S(\bar{A})$, correspond-t-il au *gai savoir* de l'analyste, comme savoir à la place de la vérité.

Le *gai savoir* n'est donc pas simplement une fantaisie théorique, mais plus fondamentalement un principe clinique au cœur même de la pratique psychanalytique et de sa formation. Il peut être considéré comme la fin ou l'objectif le plus accompli

¹⁰ Jacques Lacan, *Télévision*, Paris, du Seuil, 1974, p. 39.

épistémiquement en psychanalyse, mais aussi comme la meilleure défense possible contre l'extinction (la mort, la destruction) de la psychanalyse en général. Ce principe est associé à ce que Nicolas de Cuse, qui n'était pas un troubadour mais un cardinal, désignait en tant que *docta ignorantia*, l'ignorance sage, et rappelle également la structure freudienne du *Witz*, qui comme tout mot d'esprit peut être considérée comme une tentative linguistique de déstabiliser un ensemble pré-établi d'attentes, entraînant les structures mentales et sociales actuelles dans de surprenantes directions inattendues. Comme l'anthropologue Mary Douglas le notait : « Une plaisanterie est un jeu sur la forme qui offre une opportunité de se rendre compte qu'un motif, même reconnu, n'est pas pour autant obligatoirement nécessaire. »¹¹ Il ne devrait donc pas paraître si étonnant qu'à un moment donné, Lacan définisse l'interprétation psychanalytique aussi comme un *Witz*, pas exactement une blague (et il n'y a aucune preuve que Lacan ait jamais raconté des blagues lors de la direction de ses analyses) mais une boutade, un brin d'humour, un jeu de mots, un petit morceau de *gai savoir*. En d'autres occasions, Lacan a même suggéré que la procédure de la passe devrait être également considérée comme un *Witz*, ou du moins devrait se reporter au paradigme du *Witz*, à savoir ce sur quoi repose essentiellement ce que Freud appelait *die Dritte Person* (La Troisième) pour justifier sa structure.¹²

En conclusion, le mieux que nous puissions espérer en ce qui concerne la transmission de la psychanalyse, la poursuite de la pratique psychanalytique et la survie de la psychanalyse, est que tous ceux qui y sont impliqués—analystes et analysants, formateurs et candidats, enseignants et étudiants—ne se laissent pas prendre au piège de la poursuite d'un savoir absolu et d'une quête de la signification véritable, mais qu'ils

¹¹ Mary Douglas, *Implicit Meanings: Essays in Anthropology*, London-New York NY, Routledge, 1975, p. 96.

¹² Jacques Lacan, *Le phénomène lacanien*, Nice, Section Clinique de Nice, 2011; Jacques Lacan, 'Discours à l'École freudienne de Paris', *Autres Écrits*, Paris, du Seuil, 2001, p. 265.

puissent être en mesure d'entendre les mots comme s'ils étaient chantés mélodieusement par un troubadour médiéval. Pour éviter toute terminaison définitive, la fin (le but) de l'analyse doit se fonder sur l'analyse de la fin (la limitation intrinsèque du savoir), afin de rétablir la psychanalyse sur la base de la sagesse poétique d'un *gai savoir*. Ceci, après tout, n'est autre que ce que Lacan lui-même a tenté avec l'héritage de Freud, quand il l'a cru menacé de disparition entre les mains des psychologues du moi. Il ne s'agit donc plus d'une simple question de survie, mais beaucoup plus fondamentalement de prendre suffisamment la fin au sérieux, afin de réfléchir aux conditions permettant, tout simplement, d'être en vie. Que le travail commence !